

» Passant, épargne ce fruit tombé qui se décompose ; et laisse ses derniers débris fortifier les racines de l'arbre aux branches duquel il passa son été de malade. »

Avec le livre des *Recherches* se termine la série des ouvrages publiés par Pestalozzi pendant le temps où il ne fut qu'écrivain, c'est-à-dire avant les entreprises pédagogiques dans lesquelles il appliqua et développa sa méthode d'enseignement, entreprises qui attirèrent à lui de nombreux et éminents collaborateurs, et qui portèrent au loin le renom de la *méthode Pestalozzi*.

Les publications de cette série ont pour nous une importance toute particulière, parce qu'on y trouve les idées de l'auteur pures de tout alliage étranger, et parce que ses manuscrits ont été imprimés tels qu'ils sortaient de sa plume.

Plus tard, à Berthoud et à Yverdon, il n'en fut plus de même ; Pestalozzi, ne pouvant tout écrire lui-même, confia en grande partie la rédaction de ses livres élémentaires à des collaborateurs, particulièrement à Krusi et à Schmid. Pour les publications d'un ordre plus relevé il emprunta la plume de Niederer, lequel retouchait tout ce que Pestalozzi destinait à l'impression, s'efforçant de donner aux écrits du maître une forme plus philosophique.

Aujourd'hui, ceux qui ont lu et relu Pestalozzi ne s'y trompent plus. Pour eux le style du maître a un cachet d'originalité inimitable. Pestalozzi voit loin et profond, mais il recherche peu la vue d'ensemble ; son génie prime-sautier n'a rien de systématique ; il lance des éclairs, plutôt qu'il ne répand une lumière égale ; c'est sans trop se préoccuper de l'unité logique de sa pensée qu'il s'abandonne à tous les élans de son cœur, à toutes les vérités que lui révèle son génie. C'est là en même temps son grand mérite et son grand défaut.

CHAPITRE VII

La doctrine de Pestalozzi avant 1798.

La révolution helvétique de 1798 partage la vie de Pestalozzi en deux parties très différentes.

Dans la première, il travailla seul, réduit à ses propres forces ; il fut peu compris ; ses entreprises échouèrent ; elles le laissèrent dans son obscure retraite, pauvre et méprisé de la multitude ; mais alors aussi rien ne vint arrêter l'élan de sa pensée, altérer l'originalité de son génie, ou mêler à ses idées un alliage étranger.

Dans la seconde partie de sa vie, Pestalozzi, relevé par la révolution, appuyé par le gouvernement helvétique, put enfin mettre en pratique ses vues sur l'éducation du peuple.

Alors son rare dévouement et les succès de ses premiers efforts excitèrent l'admiration générale. De toutes parts s'offrirent à lui des collaborateurs et des élèves ; il fonda ses *institutions d'éducation*. Mais après le premier élan d'admiration, on vit paraître l'envie et la critique ; dans le sein du corps enseignant se manifesta une formidable opposition contre la *nouvelle méthode* ; les attaques se multiplièrent, il fallut répondre aux détracteurs. Dès lors Pestalozzi eut à compter avec les magistrats qui le protégeaient, avec ses collaborateurs,

avec les parents de ses élèves; il ne conserva plus entière l'indépendance dont il avait joui.

Voilà pourquoi il importe de bien constater quelle était la doctrine de Pestalozzi à la fin de la première partie de sa vie, avant les entreprises qui ne lui donnèrent la gloire qu'en altérant quelquefois l'indépendance et l'originalité de son génie, du moins dans les manifestations extérieures par lesquelles le monde a surtout été appelé à le juger.

En 1797, Pestalozzi avait cinquante et un ans; il se trouvait vieux et usé, il croyait sa carrière achevée, comme on le voit par la fin de son dernier ouvrage. Cependant ses œuvres les plus importantes n'étaient pas encore commencées, œuvres qui furent bien la suite et le développement de sa pensée et de son activité passées, mais qui subirent plus ou moins l'influence d'éléments étrangers. Après avoir reconnu la méthode de Pestalozzi à l'époque où nous sommes parvenu, il nous sera plus facile, en exposant la seconde partie de sa vie, de distinguer le développement naturel et logique de cette doctrine, des déviations que les circonstances lui ont fait subir.

Nous avons vu que le point de départ de l'œuvre de Pestalozzi a été la recherche des moyens à employer pour retirer le peuple de la misère dans laquelle il se voyait plongé. Bientôt il reconnut qu'on ne peut aider efficacement le pauvre que si le pauvre peut et veut s'aider lui-même: c'est-à-dire que sa misère matérielle ne peut disparaître tant qu'existe sa misère intellectuelle et morale. En d'autres termes, le vrai remède, c'est l'éducation.

Puis, en étudiant la nature humaine dès la première enfance, et même dans les familles les plus dégradées par la misère, il y trouva comme en germe un trésor de facultés, de sentiments, d'aptitudes et de forces, dont le développement naturel suffirait à tous les be-

soins matériels, intellectuels et moraux de la société.

Alors il vit que l'éducation ordinaire, au lieu de rechercher ces éléments de force chez l'enfant, pour les mettre en œuvre, les développer et leur faire produire cet accroissement naturel de l'individu dans toutes ses aptitudes salutaires, se bornait à lui présenter le savoir-faire, les idées et les sentiments d'autrui, en s'efforçant de les fixer dans ses habitudes et de les graver dans sa mémoire.

Ainsi les forces les plus précieuses de l'enfant diminuaient dans l'inaction, et son individualité restait indigente sous l'enveloppe des connaissances et des sentiments étrangers dont l'éducation s'efforçait de la couvrir.

L'éducation se faisait du dehors au dedans, Pestalozzi voulut la faire du dedans au dehors.

Les idées que nous venons de résumer sont si souvent et si clairement exprimées dans ce que nous avons cité des écrits de Pestalozzi, qu'il nous paraît tout à fait superflu de rappeler ici les nombreux passages qui les énoncent.

Mais il fallait encore trouver les moyens de développer ces pouvoirs qui n'existent qu'en germe chez le petit enfant, de fortifier et d'accroître ces facultés naissantes dont le concours harmonique doit former un homme accompli.

Dans son premier écrit sur l'éducation: *La soirée d'un ermite*, imprimée en 1780, Pestalozzi avait dit, N° 22: « La nature développe toutes les forces de l'humanité par l'exercice, et c'est leur usage qui fait leur accroissement. » Puis, N° 25: « Homme, père de tes enfants, ne pousse point leur esprit au loin, avant qu'il ait acquis de la force par un exercice à sa portée. »

Ainsi, pour développer les facultés, il faut les employer, et pour les mettre en œuvre il faut leur fournir un exercice à leur portée. De là, l'importance de ce

point de départ que Pestalozzi recherchait avec tant de soin, pour les séries d'exercices d'un premier enseignement; il devait se trouver dans les goûts naturels de l'enfant, dans les besoins de son âge, dans les circonstances de sa vie de famille; car on lit, au N° 40 de la *Soirée d'un ermite*: « Le pur sentiment de la vérité et de la sagesse se forme dans le cercle étroit des rapports qui nous touchent, des circonstances qui nous sollicitent et du savoir-faire dont nous avons besoin. »

Pestalozzi ayant cherché le point de départ de l'éducation dans les besoins, les sollicitations et les circonstances de la vie réelle, fut naturellement conduit à associer le travail du corps à celui de l'intelligence; à faire marcher de front l'industrie et l'étude, à fondre ensemble en quelque sorte l'atelier et l'école. C'est dans *Léonard et Gertrude* surtout, que ce dernier point de vue est exposé d'une manière complète.

Ainsi les questions économiques vinrent se placer à côté des questions éducatives. Il fallait non seulement développer les facultés intellectuelles et les sentiments moraux de l'enfant, mais aussi exercer ses forces corporelles et lui apprendre à gagner sa vie dans la société où il est appelé à vivre, et où ce n'est pas sans efforts que chacun peut maintenir sa place.

Voilà comment Pestalozzi se trouva appelé à étudier l'organisation de notre état social, à signaler les obstacles qu'il met au relèvement du peuple, à rechercher les réformes nécessaires pour le favoriser.

Ainsi lancé dans les questions politiques et sociales, il les traite d'abord sous la forme d'une fiction dans *Léonard et Gertrude*, où il raconte la régénération du village de Bonal, puis par des apologues dans ses deux volumes de fables, enfin par une étude philosophique dans ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*. On sait que ce dernier ouvrage lui coûta trois ans d'un travail opiniâtre.

Au point de vue de l'organisation sociale, Pestalozzi a devancé son siècle; les questions qu'il aborde sont encore à l'ordre du jour aujourd'hui. Néanmoins ses vues paraîtront vagues et timides aux socialistes actuels, qui ne respectent pas toujours la religion, la famille et la propriété, lesquelles, pour Pestalozzi, sont les conditions essentielles de la civilisation et du progrès. Ainsi, il condamne le luxe, le faste, l'orgueil des heureux de ce monde, et il veut que tout prolétaire puisse par son travail s'élever à l'aisance; mais pour atteindre ce but, qui est l'ardente et perpétuelle aspiration de son cœur, c'est sur l'éducation qu'il compte, bien plus que sur les lois.

En politique, il est assez radical, mais il a horreur des révolutions violentes. Il veut toutes les libertés; il veut que tout se fasse pour le peuple, pour les pauvres, pour les faibles, pour les ignorants; mais il ne demande pas que tout se fasse par le peuple; il est vrai que la pauvre population qu'il avait sous les yeux, et qu'il connaissait mieux que personne, n'aurait point alors mérité qu'on lui abandonnât la direction des affaires publiques. Ainsi sa démocratie n'était point celle d'aujourd'hui.

Pestalozzi avait un sentiment religieux vif et profond, qui se montre dans tous ses écrits et dans toutes les circonstances de sa vie. Mais on peut se demander quelle était sa religion. En effet, il ne donne nulle part sa confession de foi complète; on ne peut la chercher que dans des passages isolés, et ces passages ne sont pas toujours concordants. C'est que la religion de Pestalozzi n'avait rien de systématique, il l'avait puisée dans le sein de sa famille et pendant ses premières années; compromise plutôt que fortifiée par ses études théologiques, ébranlée par la lecture de Rousseau et des philosophes du XVIII^e siècle, elle s'était réveillée, comme nous l'avons vu, à la naissance de son fils; mais elle

était restée indépendante de tout dogmatisme, elle ne se résumait pas dans une doctrine. Il avait vu souvent une orthodoxie morte, des dogmes stériles, une instruction religieuse qui laissait le cœur froid et ne changeait pas la vie. Il repoussait tous les formulaires aussi bien que le formalisme. Il proscrivait dans l'école l'emploi du catéchisme; il voulait que la religion n'y fût que la lecture de l'Évangile et la pratique des vertus chrétiennes. Il pensait qu'un corps de doctrine a toujours quelque chose qui vient des hommes, qu'il n'est bon que pour les savants, et qu'il ne convient pas aux enfants. (Voy. *Léonard et Gertrude*.) Il redoutait la théologie comme se substituant trop facilement à la religion du cœur et de la vie; et nous croyons que cette opinion s'explique par l'état religieux qui dominait dans la classe lettrée à la fin du siècle dernier.

Dans cette disposition d'esprit, Pestalozzi se laissait aller en toute occasion aux inspirations de son cœur et de son imagination, à des boutades qui exagéraient sa propre pensée, et qui, sans qu'il s'en aperçût, le mettaient parfois en contradiction avec lui-même. Nous n'en citerons qu'un exemple entre mille: on a souvent accusé Pestalozzi de ne pas croire au péché originel, c'est-à-dire à l'existence innée du mal dans le cœur de l'homme; et l'on peut appuyer cette accusation par de nombreux passages, dans lesquels l'auteur exalte l'innocence de l'enfant, attendant tout pour lui d'une éducation qui nourrisse, qui exerce et développe les germes de vertus et de bons sentiments déposés dans son cœur.

Et cependant, en d'autres endroits, il signale avec la même force de conviction l'existence du mal dans la nature humaine. Il le fait d'une manière frappante dans une de ses fables (*L'intérieur de la colline*) que nous avons reproduite dans le chapitre précédent¹.

¹ Page 134, sous N° 86.

Les chrétiens orthodoxes trouveront dans Pestalozzi bien des phrases malsonnantes, mais jamais une attaque contre les vérités révélées. Or, s'il n'y avait pas cru, il l'aurait dit, car il n'était pas homme à ménager autre chose que ce qu'il croyait le bien et le vrai. Il était éminemment libre penseur dans le sens propre du mot, et en même temps libre parleur; mais jamais sa libre pensée ne l'a porté à douter des vérités chrétiennes. Il est vrai qu'à cette époque de sa vie ses manifestations religieuses présentaient, au point de vue chrétien, une lacune très grave, que plus tard il s'efforça de combler: mais alors même, il laissait toujours dans l'ombre le dogme essentiel de la rédemption. Voilà sans doute pourquoi l'on a été jusqu'à dire que Pestalozzi n'était pas chrétien, oubliant ainsi une vie entière d'abnégation, d'ardente charité, et du dévouement chrétien le plus absolu; pourtant Jésus a dit: « Vous les connaîtrez à leurs fruits. »

Maintenant, si l'on demande quelle fut, dans cette première partie de la vie de Pestalozzi, son œuvre essentielle, la découverte due à son génie et à la prodigieuse activité de sa pensée, nous répondrons que son œuvre fut celle d'un philosophe, et sa découverte celle d'un principe qui domine la loi du développement de l'homme, et qui est le principe fondamental de l'éducation.

On aura peut-être quelque peine à voir un philosophe dans cet homme qui ne paraissait poursuivre que des essais pratiques, qui, comme écrivain, excellait surtout à peindre des caractères et à raconter des faits d'observation avec une grande variété de détails, qui, une seule fois, dans ses *Recherches*, voulut aborder la forme et le langage philosophique, et ne sut y être que diffus et obscur. Mais à cet égard comme à plusieurs autres, Pestalozzi ne ressemblait à personne; il était philosophe sans le vouloir. C'était bien l'idée et une

idée générale, toujours la même, qui le frappait dans tous les faits observés, qu'il méditait dans tous ses plans de réformes, qu'il poursuivait enfin dans toutes les entreprises auxquelles il mettait la main. Pour s'en convaincre, il suffit de le suivre avec attention dans sa vie et dans ses récits. Cette étude nous fera reconnaître aussi quelle était cette idée générale, qui appartient en propre à Pestalozzi, qui le poussait constamment à une activité fébrile et désintéressée, et qui inspira toute son œuvre.

Tout ce que l'homme peut acquérir de connaissances réelles, de pouvoirs salutaires et de sentiments élevés, n'est qu'un accroissement de son individualité, par le développement des forces et des facultés que Dieu a mises en lui, et par le travail d'assimilation qu'elles exercent sur les éléments fournis par le monde extérieur. Il existe pour ce développement et pour ce travail d'assimilation un ordre naturel et nécessaire, ordinairement méconnu par l'école. Telle est l'idée qui domine la pensée de Pestalozzi, et qui se fait jour sous des formes diverses dans tous ses projets de réforme et dans tous ses écrits. Voici quelques-uns des passages dans lesquels il est facile de la reconnaître :

« Toutes les forces pures et bienfaisantes de l'humanité ne sont ni les produits de l'art ni les effets du hasard. Elles reposent virtuellement dans la nature intérieure de tous les hommes. Leur développement est un besoin général de l'humanité. »

(*Soirée d'un ermite*, N° 8.)

« Homme, c'est en toi-même, c'est dans le sentiment intérieur de tes forces qu'est l'instrument de la nature pour ton développement. »

(*Id.*, N° 12.)

« La voie de la nature, qui développe les forces de l'humanité, doit être facile et ouverte à tous ; l'éducation qui produit la vraie sagesse et la tranquillité de l'âme doit être simple et à la portée de chacun. (*Id.*, N° 21.)

« L'exercice du savoir, des facultés et des talents de l'homme, doit toute sa puissance à l'ordre établi par la nature pour l'éducation de l'humanité. » (*Id.*, N° 23.)

« Quand les hommes veulent trop se presser, quand ils devancent la nature dans l'ordre et dans la marche de ce développement, ils compromettent leur force intérieure, et ils détruisent dans leur âme la tranquillité et l'harmonie. »

(*Id.*, N° 26.)

« La marche artificielle de l'école met partout, et à la hâte, l'ordre des mots avant l'ordre de la libre nature, qui ne se presse pas et sait attendre ; c'est pourquoi elle ne donne au développement de l'homme qu'un éclat trompeur, sous lequel se cache le défaut de force naturelle intérieure, mais qui contente des temps comme notre siècle. »

(*Id.*, N° 28.)

Nous n'avons cité que la *Soirée d'un ermite*, parce que Pestalozzi y exprime sa pensée par des aphorismes très courts, tandis que les citations que nous aurions pu emprunter à ses autres ouvrages auraient dû avoir beaucoup plus d'étendue. Mais si l'on veut saisir l'idée de Pestalozzi dans son expression à la fois la plus simple et la plus générale, il faut la chercher dans une comparaison qui lui est si naturelle et si familière, qu'il y revient toujours.

Dans ses discours, dans ses explications, surtout dans ses fables, il compare sans cesse l'éducation de l'homme, même au point de vue intellectuel et moral, au développement et à l'accroissement de la plante ; on voit bien qu'à ses yeux l'analogie est complète ; il la proclame même une fois en disant : « L'homme, formé du limon de la terre, croit et mûrit comme la plante attachée au sol. » (*Feuille suisse*, tom. I^{er}, pag. 407.)

C'est en vertu de cette analogie qu'il parle toujours de l'éducation comme d'un développement, comme d'un produit du travail propre de l'enfant, comme d'un

enchaînement de progrès, gradués selon un ordre naturel, et dont chacun devient l'instrument d'un progrès nouveau. A ses yeux donc, le fonds, donné de Dieu, qui rend l'âme humaine capable de ses conquêtes intellectuelles et morales, est semblable à un germe qui doit éclore, dont le jet doit croître, se ramifier, fleurir et fructifier; et le rôle de l'éducation consiste à favoriser et à diriger un développement organique.

Il est vrai qu'on ne trouve pas le mot *organisme* dans les écrits de Pestalozzi qui précèdent l'époque où nous sommes parvenu; mais si le mot n'y est pas, l'idée y est. C'est plus tard, c'est dans le livre intitulé: *Comment Gertrude instruit ses enfants*, que l'auteur emploie pour la première fois le mot *organisme* qui peut-être lui a été fourni par les collaborateurs auxquels il était alors associé.

L'organisme de l'éducation a été exposé par l'auteur de cette histoire dans le volume intitulé: *La philosophie et la pratique de l'éducation*¹. Il y montre que la loi organique abstraite qu'on reconnaît dans l'ordre matériel, régit également le développement intellectuel et moral de l'homme, et qu'elle renferme tous les principes essentiels reconnus et appliqués par Pestalozzi.

On a éprouvé quelque répugnance à transporter ainsi aux sciences morales un mot qui n'était employé que dans les sciences physiques. Peut-être a-t-on craint l'abus qu'en pourrait faire l'école matérialiste. Cette crainte nous semblerait chimérique, et le mot d'*organisme* ne pourrait être remplacé que par un néologisme qui n'aurait pas la même clarté.

Dans la suite de ses écrits et en avançant dans sa carrière, Pestalozzi, lorsqu'il explique sa doctrine, fait un emploi de plus en plus fréquent du mot *organique*. Néanmoins il n'a jamais donné à sa méthode le nom de

¹ Paris 1860, chez Durand et chez Meyrueis.

méthode organique, qui nous paraît le seul propre à la caractériser.

La suite de cette histoire nous montrera Pestalozzi à l'œuvre enfin comme pédagogue, appliquant ses idées à l'éducation de l'enfance, et formulant, si ce n'est dans son principe, du moins dans son esprit et dans ses détails, la méthode qui porte son nom. Alors apparaîtra avec plus d'évidence l'idée philosophique qui lui sert de base, et que ses premiers travaux ne laissent qu'entrevoir.